

Des racines aériennes ou comment couper des fleurs de lys

Nicolas Lévesque

Numéro 205, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2005). Des racines aériennes ou comment couper des fleurs de lys. *Spirale*, (205), 4–4.

DES RACINES AÉRIENNES OU COMMENT COUPER DES FLEURS DE LYS

CE N'ÉTAIT pas une récréation comme les autres. Nous avions troqué le ballon-chasseur pour une autre confrontation. En ce jour particulier de 1980, la cour de notre école primaire avait pris les allures d'une réelle arène politique, une agora enflammée. La limite du centre, tracée dans le gravier par un talon de soulier téméraire, séparait les enfants du Oui des enfants du Non. Les cris, les chants, les injures et les moqueries voyageaient d'un côté à l'autre de la frontière, en guise de ballon. Nous avions 6 ou 7 ans et les religieuses nous avaient laissé faire notre cirque, ce qui représentait, est-il nécessaire de le dire, tout un événement. Je me rappelle avoir trouvé la joute très éprouvante sur le plan émotif; j'avais des amis dans les deux camps, d'étranges alliances se créaient sous mes yeux. Les différences entre nos parents avaient traversé les clôtures de notre cour d'école, percé la bulle de notre univers infantile et changé les règles du jeu.

Je m'en souviens très clairement, avec une netteté suspecte, qui laisse deviner tout le mystère qui se cache derrière cette image : j'ai vu mes parents pleurer en cette soirée de 1980. J'ai compris alors que l'on pouvait aimer un pays autant qu'un jouet ou un chien mort. Longtemps je me suis demandé pourquoi je m'étais mis à sangloter moi aussi, quoique très discrètement, comme si je ne voulais pas être surpris en plein délit de mimétisme. Ces larmes étaient-elles les miennes ou simples coquilles vides? Une chose était certaine : on avait fait de la peine à mes parents. C'est le secret le moins bien gardé : la politique est humaine, elle prend racine dans le cœur, la chair de la mémoire, l'histoire la plus intime et le legs inconscient sur lequel les générations s'articulent.

En 1995, mes yeux sont restés de glace. Incapable de m'émouvoir de ce qui se passait, trop occupé par l'hésitation, le simulacre d'un esprit critique, mon Oui, criblé de doutes, trahissait ma crainte quant à toute affirmation de l'identité (personnelle et nationale). J'étais terrifié à l'idée de participer à un dérapage xénophobe, mais encore davantage par les enjeux du référendum qui se déroulait à l'intérieur de moi à cette époque de ma vie : puis-je me dire Oui, m'engager profondément avec moi-même et en moi-même, sans perdre l'amour de l'autre? Puis-je prendre ma place tout en laissant une place à l'autre? Saurai-je m'affirmer sans faire violence à ceux qui m'entourent? Je sais aujourd'hui que le narcissisme et l'hospitalité

sont inséparables, qu'il est possible d'être à la fois sensible à l'autre et à soi, de le respecter tout en se respectant, d'être ouvert sans se laisser manipuler, de parler et d'écouter.

Il n'existe pas d'essence du nationalisme, une sorte d'ontologie qui conduirait inévitablement à la fatalité du repli sur le familial et de l'exclusion de l'étranger. La paranoïa collective ne résulte pas d'un Nous trop investi de libido, elle est l'effet d'un narcissisme blessé, en mal d'un regard aimant, le cherchant toujours derrière son épaule. Ce sont les identités fragiles et meurtries qui se sentent menacées au point d'attaquer. Tel que la psychanalyse permet de le concevoir, la fiction identitaire (du Moi et du Nous) donne la possibilité de s'ouvrir à l'autre, sans crainte d'être envahi, contaminé ou persécuté. À la déconstruction nécessaire de toute impression de vérité, il importe de joindre une célébration de la fiction, la passion des spectres et des artifices. Le danger de la folie collective ne se situe donc pas seulement du côté du Même, de l'Un et de l'origine indivisible; il existe aussi la folie du morcellement, de la dépersonnalisation, du nomadisme absolu, le drame de la disparition du Sujet — cette illusion vitale. L'autodestruction n'est pas le remède à la destruction.

Il y a, à la base de l'humain, des fondations imaginaires. Voilà pourquoi notre pays est l'hiver, la saison où les terres deviennent fiction, page blanche, à la fois linceul et nuage, deuil et rêve, comme si une bordée d'étoiles étaient venues s'étendre sur le sol.

La possibilité du Québec trouve sa source dans son impossibilité même, c'est-à-dire dans le deuil de l'origine, de la vérité et du fantasme fusionnel. *Adieu « vrai » Québec! Il n'y a pas de pays au-delà des signes!* Entre soi et soi, entre nous et nous, il y a un écart infini, incalculable, l'impossibilité d'une fusion complète. C'est pourtant ce Québec impossible qui ouvre la possibilité d'un Québec à venir, à rêver, à construire, à analyser, qui ne saura se refermer totalement sur lui-même, puisque bâti sur cet écart qui le sépare de lui-même, cet abîme où respire son désir.

Il faut bien le dire : le Québec a été abandonné. Je l'entends pleurer en moi, attendre un secours qui ne viendra pas, chercher une main adulte dans la nuit. *Québec orphelin, Québec*

anxieux, laissé à toi-même à l'autre bout du monde, en terres étrangères, dans le froid du dehors, il n'est pas étonnant que tu aies de la difficulté à rentrer chez toi, à te sentir chez toi, à te construire une maison et fonder ta propre famille. À te voir attendre encore cet appui, répéter les batailles perdues, t'abandonner comme tu as été abandonné, c'est ma douleur qui naît, une émotion devenue miennne.

Les États-Unis se sont battus pour leur indépendance. Bien entendu, il est convenu de leur reprocher bien des choses; ils ont leur névrose, leur propre lot de fantômes à accueillir. Le Québec peut toutefois les envier sur un point précis : ils ont eu l'occasion d'affronter l'autorité parentale et de se mesurer à elle. Dans l'histoire d'un peuple, il semble important que des mouvements collectifs symbolisent la coupure du cordon ombilical ou l'envol du nid familial. *Que fais-tu, Québec, de ta rage? Tu retournes ta colère d'orphelin contre toi-même.* Il n'est pas facile de se révolter contre des parents absents, de livrer bataille à des moulins à vent. Comment tuer un fantôme? Voilà la question (d'Hamlet). *Cet impossible combat contre tes ancêtres explique peut-être ton pacifisme, comme ta guerre intérieure. Cette corde qui ne t'a pas été lancée alors que tu t'enlisais, tu ne la transformes pas en fouet, tu la mets à ton cou. Il y a les suicides et les morts lentes, les petits feux, comme ces compromis qui expriment davantage ta soumission à ton surmoi d'orphelinat catholique que la sagesse : une révolution, mais tranquille; un référendum, mais perdant; oui, mais non.*

Le masochisme du Québec prend forme sur le fond d'un masochisme plus large. Notre monde s'autodétruit, il détruit son corps (l'environnement) et il réduit au silence tout ce qui est associé à une vie de l'esprit. La société occidentale, en particulier, est obèse, dépressive et suicidaire. Elle se bombarde quotidiennement.

Tu te sens peut-être coupable d'avoir fait aux Autochtones ce que l'on t'a fait; la victime qui devient bourreau. Tu hésites à te bâtir sur une terre volée. Cela ressemblerait trop, te dis-tu, orphelin, à tes parents colonisateurs.

Ô Québec! Je l'ai vu, en rêves, la charpente de ta maison, construite sur le sol des absents, bâtie sur pilotis au-dessus du grand vide.

Nicolas Lévesque
août 2005